

Civilisation. L'État islamique ne s'en prend pas simplement aux femmes, aux hommes et aux enfants. Sa barbarie sans limite détruit aussi les œuvres d'art et notre patrimoine universel. Thierry de Montbrial, membre de l'Institut et directeur général de l'Ifri, dénonce ces actes, commis « au nom de Dieu ». Il insiste, cependant, sur le retour du religieux et la quête de sens qui caractérisent le monde contemporain. Phénomène qu'il décrit dans un journal personnel et méditatif qui paraît la semaine prochaine. M^{gr} Gollnisch, directeur général de l'Œuvre d'Orient, retrace l'histoire des chrétiens sur cette terre d'Orient. Leur disparition, comme celles des autres minorités religieuses, serait une tragédie pour la région et pour le monde entier.

Thierry de Montbrial: « La question de la civilisation renvoie à celle de la religion »

Propos recueillis par
MARIE-LAETITIA BONAVITA
@mbmo

LE FIGARO. - Le vandalisme des collections du musée de Mossoul concerne l'ensemble de la communauté internationale. Comment expliquer cette volonté de faire table rase du passé ?
Thierry de MONTBRIAL. - Les stratégies et les propagandistes de l'État islamique se comportent comme les pires de leurs prédécesseurs dans l'histoire mondiale des révolutions. Ils veulent anéantir l'identité des peuples pour mieux les asservir. Ce qui ajoute à l'horreur, c'est qu'ils commettent leurs crimes au nom de Dieu.

La religion musulmane est au cœur des débats actuels. Y a-t-il une dimension conquérante de l'islam ?
L'islam est une religion difficile à comprendre de l'extérieur. Alors que l'Ancien et le Nouveau Testaments sont des paroles humaines inspirées par Dieu, le Coran est présenté comme la parole directe de Dieu et même les érudits peinent à l'interpréter. Il existe une violence dans le Coran, mais aussi dans l'Ancien Testament. Et à la différence du judaïsme ou du bouddhisme, l'islam partage avec le christianisme l'idée du prosélytisme. Les croisés sont toujours présents dans l'imaginaire des musulmans.

Le mélange de sphères publique et privée dans la religion musulmane semble compliquer sa cohabitation avec les règles de la république.
En pratique, la confusion du temporel et du spirituel s'exprime de façon très différente selon les pays. Au Maroc, le roi est le commandeur des croyants, mais à ce titre il interfère très peu dans les affaires publiques. En Égypte, la majorité de la population refuse la loi islamique. En Syrie et en Irak, le parti Baas se présentait comme socialiste et laïc. Laissons donc du temps au temps. Albert Einstein disait : « Prenez neuf femmes, chacune enceinte d'un mois, cela ne fera pas un

bébé. » Il n'en reste pas moins qu'à court et moyen terme, l'islamisme politique est un danger planétaire.

Dans le conflit actuel entre le Moyen-Orient et l'Occident doit-on parler d'une guerre de civilisation ou d'une guerre de religion ?
Le problème n'est pas un choc de civilisations en tant que tel. Au contraire, on apprend toujours par comparaison. Mais la combinaison de décolonisations ratées et de la mondialisation a conduit à un brassage non maîtrisé des peuples, qui a engendré des postures agressives. Les réflexes identitaires se sont cristallisés autour des religions. Qu'on le veuille ou non, la question de la civilisation renvoie à celle de la religion.

Vous reprochez à Nicolas Sarkozy d'avoir, en son temps, mal posé la question de l'identité en France. Qu'aurait-il fallu faire ?
Je constate que les peuples tourmentés, comme la Russie, s'intéressent à leurs racines et donc à leur histoire. Les peuples insoucients prétendent faire table rase du passé. Les Français sont entre les deux. Nous réduisons nos racines à des mythes appauvris comme « la république » ou « la laïcité ». Mais, par exemple, qui peut avoir vraiment accès à notre patrimoine culturel sans culture religieuse ? Plus on a conscience de ses racines, mieux on connaît l'histoire de son pays, mieux on est préparé à évoluer. C'est le contraire de la fossilisation. Ainsi est-il absurde aujourd'hui de nier dogmatiquement les phénomènes communautaires au point de refuser de parler du martyre des chrétiens d'Orient. Si nous étions plus droits dans nos bottes, nous n'aurions pas peur de moderniser la loi de 1905. Cela ne me choquerait pas que les imams soient nommés avec l'accord de l'État et que la règle soit de prêcher en français.

Nous « errons sans but » comme le dit Kafka...
Le monde entier, et même la Chine, est aujourd'hui paumé. On assiste aujourd'hui à la conjugaison d'une perte de sens individuel et collectif. Je suis frappé par le débat sur « Français de souche » : aujourd'hui on nie ses racines. Je reproche à Jacques Chirac d'avoir refusé de parler des racines chrétiennes de l'Euro-

pe. Cette perte d'identité va de pair avec l'interminable révolution des technologies de l'information, facteur d'amplification des émotions qui affolent la boussole.

Selon vous, cette absence de boussole est liée au rejet de Dieu.
On prête à André Malraux cette formule : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. » L'hubris ou l'orgueil de l'homme qui prétend avoir chassé Dieu est absurde. L'idée de Dieu est ancrée dans la nature humaine car elle fait partie de notre condition mortelle. J'aime cette remarque d'un rabbin : « Ce qui est le plus essentiel dans le monde, c'est Dieu : qu'il existe ou qu'il n'existe pas. » L'idée de Dieu est omniprésente, même dans sa négation. En Chine, je me suis fait traduire des slogans qui pourraient être la transcription de versets de l'Évangile. Le marxisme-léninisme a créé une pseudo-religion où le peuple et le Parti communiste tiennent lieu de Dieu.

Dans votre livre, vous insistez sur l'importance de la communion des saints et sur votre admiration pour Mère Teresa ou encore pour les trois derniers papes. Êtes-vous mystique ?
J'ai toujours cru en l'existence d'une réalité supérieure et oscillé entre les deux pôles que sont la foi du charbonnier et l'exercice de la raison. Cette tension appelle non seulement une conduite de vie mais une quête continue en forme de spirale ascendante. Bien que libéral, j'ai compris que la glorification de l'individu, c'est l'orgueil suprême. Ignace de Loyola disait : « Il faut agir comme si tout dépendait de soi et savoir que tout dépend de Dieu. » Quant à la communion des saints, c'est l'idée de l'interconnexion entre tous les êtres, vivants et morts.

Vous êtes, malgré tout, assez dur avec l'Église et ses institutions. Que lui reprochez-vous ?
J'avais l'habitude de dire dans les années 1980 que le Parti communiste soviétique, la direction d'IBM ou le Vatican avaient des points communs. L'URSS s'est effondrée et IBM a failli disparaître avant de renaître sous une autre forme. Finalement, le Vatican a commencé à faire sa mue avec l'élection du pape François. Ce pape, improbable en termes humains,

n'hésite pas à tancer ses cardinaux et rappelle la nécessité de retourner au message de l'Évangile : aimer les autres, et notamment les plus pauvres. Par ailleurs, je regrette que l'Église ne soit pas suffisamment ouverte aux autres religions. Pourquoi ne pas admettre par exemple que la conception chrétienne de la communion des saints est en harmonie avec la vision bouddhiste de l'interdépendance cosmique ? À très long terme, je crois au rapprochement des religions. Si Dieu est au sommet de la montagne, il y a plusieurs chemins pour y parvenir.

Pensez-vous que le genre humain soit condamné à retomber indéfiniment dans les mêmes ornières ou puisse tendre vers un progrès collectif ?
La mondialisation et la révolution technologique nous ont fait basculer dans une phase sans précédent dans l'humanité où la destruction l'emporte durablement sur la construction. Nous devons absolument faire un travail sur nous-mêmes, avec la quête de sens, et sur le plan collectif consolider la gouvernance européenne et internationale. La construction européenne est le grand projet des XX^e et XXI^e siècles. Sans l'Union européenne nous aurions eu une grande guerre suite à la chute de l'URSS. Dans le même esprit il faudra absolument en arriver à placer Internet dans un système de droit.

Votre livre s'interroge sur la connaissance. Qu'est-ce que la connaissance parfaite ?
J'aime ce vers du Bateau ivre : « Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ! » Tous les hommes ont des fulgurances. Si on les relie, on aboutit à la conscience absolue. Ce qui nous ramène à la communion des saints !

Pourquoi ressentir ce besoin d'écrire un journal ? Est-ce pour vous ou pour les autres ?
On écrit d'abord pour soi, pour fixer la mémoire. Puis cela devient vital. Ensuite, bien au-delà de l'égo, c'est une façon de jeter une bouteille à la mer. Ou bien les messages qu'elle contient seront engloutis par les flots, ou bien ils seront récupérés par quelqu'un, un jour, aujourd'hui, demain ou peut-être dans cent ans... ■
(* Institut français des relations internationales.



UNE GOUTTE D'EAU ET L'Océan.
« Journal d'une quête de sens »,
Albin Michel,
en librairie le 5 mars prochain.



ENTRETIEN

L'auteur, membre de l'Institut et fondateur de l'Ifri*, publie son journal. À travers ses voyages, lectures et conversations avec ses proches, il s'interroge sur le sens de la vie. À la lumière des récents événements, il souligne l'importance du dialogue entre les cultures et les croyances.

Quel avenir pour les chrétiens d'Orient ?

Évoquer les chrétiens d'Orient suppose de rejoindre leur histoire où se mêlent la théologie, la politique, la culture et la diversité des peuples. Il nous suffit de rappeler que nous sommes devant une chrétienté qui remonte à la Pentecôte, à l'origine du christianisme, qui ne doit pas son existence à une influence européenne gréco-latine mais bien plutôt l'inverse : de là l'Évangile a été apporté à l'Occident.
Ces chrétiens, que l'on retrouve de l'Éthiopie à l'Ukraine, sans oublier la Turquie, l'Iran et le Kerala, en Inde, vivent aujourd'hui un drame et se posent la question de leur avenir.
Le siècle dernier a connu une longue marginalisation des chrétiens dans leurs pays respectifs, souvent due à l'explosion démographique des populations musulmanes, mais aussi aux discriminations dont ils ont fait l'objet. Ils ont pris pourtant leur part aux trois révoltes arabes qui ont marqué l'époque contemporaine : contre l'Empire ottoman autour

après le départ des Européens. Un siècle après le génocide qui a visé les chrétiens de Turquie, nous assistons à une violence barbare, d'une cruauté inouïe, celle de l'islamisme fondamentaliste, et spécialement celle de Daech, qui fait de nombreuses victimes parmi toutes les minorités, comme parmi les chiïtes et même parmi les sunnites.
Les chrétiens chassés de Syrie ces derniers jours appartiennent à l'Église assyro-chaldéenne, les chrétiens de l'ancienne Perse. Ils représentent une petite population paisible, des cultivateurs qui avaient fui le génocide de 1915, puis les massacres en Irak en 1930. Plus de deux cents personnes sont kidnappées, et des centaines de familles ont quitté leur maison afin de trouver refuge dans les villes de Hassaké et de Kameshli, au-delà de l'Euphrate, dans la Mésopotamie syrienne. Le passage en Turquie semble leur avoir été refusé : étrange frontière sélective dont Daech semble savoir se servir à sa guise.
Cette situation conduit à une double urgence : il faut neutraliser Daech en Syrie comme en Irak, et il faut arrêter la guerre. Les positions diplomatiques des uns et des autres sont dans une impasse qui permet au Daech de se renforcer et qui impose aux minorités un exode dans les pays voisins. Ces derniers risquent d'en être déstabilisés, tout spécialement le Liban. Les puissances occidentales ont

voulu s'impliquer dans ce conflit en réclamant le départ du président Assad. Elles doivent au peuple syrien la mise en place d'une solution rapide de ce conflit prenant en compte le fait nouveau représenté par le déploiement de Daech. Comment ce dernier dispose-t-il encore de sources d'approvisionnement et de financement ?
En Irak, après plus de six mois de frappes aériennes, on observe un arrêt de la progression du Daech, mais pas encore de recul significatif. Tout retard pris ne sert qu'à renforcer l'organisation terroriste et à encourager le départ des minorités chrétiennes. La destruction d'œuvres d'art d'une valeur exceptionnelle dans la ville de Mossoul est une vraie tragédie. Nous appelons les autorités nationales et internationales à élaborer la notion de « crime culturel contre l'humanité », ce qui permettrait de poursuivre pénalement les destructeurs et leurs complices. Il est urgent de permettre aux minorités chassées par Daech, spécialement les chrétiens et les Yézidis, de rentrer chez eux dans des conditions de sécurité et de dignité.
Une fois rentrés chez eux, les chrétiens pourront se poser la question de l'avenir. Ils n'ont pas vocation à être les victimes, à intervalle régulier, d'une crise majeure qui se traduit par de

nouveaux meurtres et de nouvelles épurations. L'avenir des chrétiens d'Orient est lié à l'avenir de leurs pays respectifs. Il faut un vaste projet pour le Moyen-Orient, dont la communauté internationale doit être partenaire mais dont les décideurs doivent être les citoyens eux-mêmes.
Il faut sortir du déficit démocratique qui écrase ces pays et inventer un modèle social qui leur convienne. Les populations dans leur grande majorité aspirent à la paix et au développement que leurs ressources permettent. Les solutions militaires ne peuvent rien résoudre à elles seules. Il faut permettre aux populations sunnites d'Irak et Syrie de trouver leur place, mais surtout il faut construire une citoyenneté égale pour tous et libérer les instances religieuses de toute tutelle politique, et inversement. Ce n'est que dans un tel contexte que les chrétiens pourront envisager leur avenir. Mais nous devons être conscients de ce que représenterait leur départ.
Il signifierait, après le leur, le départ de tous les autres minorités, et donc un rattachement de chaque pays sur son groupe majoritaire et un conflit régional dans les années qui viennent. De ce conflit l'Europe ne sortira pas indemne. Daech, en décapitant vingt et un chrétiens d'Égypte en Libye, face à la mer, a explicitement menacé ce qu'il appelle le Royaume de la Croix, c'est-à-dire nous.



MGR PASCAL GOLLNISCH

Le directeur général de l'Œuvre d'Orient souligne l'importance de cette minorité religieuse, comme de toutes les autres minorités, pour la stabilité de la région.